

## **Auguste Comte : la magie rationnelle.**

*Laurent HYTTENHOVE, Psychanalyste, Formateur en éthique des soins de santé, Doctorant en psychologie à l'Université de Rouen.*

Auguste Comte place la médecine mentale, l'aliénisme qui ne s'appelle pas encore psychiatrie est en pleine construction clinique et théorique, au centre de son système qui se déploie. Outre le fait de la théoriser, Comte est un usager du médecin mental, en particulier à la suite de sa crise de démence de 1828 qui lui valut son séjour dans la maison de santé d'Esquirol [J-F. Braunstein, 2008] (1).

Nous ne ferons pas ici la biographie du fondateur du positivisme, ni la description des manifestations de ce que certains de ses contemporains ont appelé sa folie. John-Stuart Mill a parlé de « seconde carrière » marquée par la folie et de « décadence d'un grand esprit » [Braunstein, 2008] (2). Son positivisme est imprégné de ce mysticisme étrangement romantique, alors même que le positivisme est considéré comme le fossoyeur du romantisme.

La distinction entre romantisme et positivisme, tient plus à la différence d'angle de vue qu'à la doctrine. Le romantisme propose une vision esthétique globalisante du monde au travers des émotions ; le positivisme espère se détacher des émotions pour comprendre l'universel à partir de l'étude rationnelle et isolée des objets. Le romantisme étudie le cadre à partir de la perception de l'universel, le positivisme cherche l'universalité dans l'étude du cadre. Le romantisme est un humanisme, le positivisme est une doctrine, et chacun réclame ce qui est dans le champ de l'autre. Ces différences sont structurelles et pourtant leurs confusions sont fréquentes au XIX<sup>ème</sup> siècle. Ces oppositions éthiques et esthétiques ne sont pas sans effets dans les rapports entre science, psychanalyse et parapsychologie. Nous verrons que Freud n'est – de ce point de vue - pas un positiviste et qu'il a appelé de ces vœux une approche plus esthétique des études psychanalytiques à l'opposée d'une pensée et d'une éthique contemporaine et naturaliste et matérialiste qui fait aujourd'hui de la pensée freudienne et de la vie même de Freud l'expression d'une perversion bourgeoise et libérale.

Jean Guillaumain donne une interprétation très freudienne des crises de Comte en s'appuyant sur la notion de Moi négatif : partie manquante où viennent se bousculer l'absence, le manque, l'inconnu, sous la forme d'une demande de réponse angoissée (3). Il en résulterait « un manque à signifier, un irréprésentable résiduel particulièrement lourd et étendu [...] ». (4) Pour l'auteur, « les nouveaux rationalistes célèbrent les divers modes d'une unique science, *la Wissenschaft*, qui promet l'unification définitive du monde du savoir ».

J. Guillaumain cite conjointement trois personnages illustres et trois modes de pensée qui, selon lui, correspondent aux mêmes modes de clivages et des cohabitations étranges de modes contradictoires : « [...] étrange, absurde même, comme chez Auguste Comte, entre positivisme et religiosité délirante, ou chez Théodor Fechner, entre physiologie et psychophysique expérimentale d'une part, mysticisme exalté d'autre part. En philosophie, quelque chose de ce clivage se retrouve dans la pensée de F. Hegel [...] ». On peut s'interroger sur la source même du positivisme, non pas comme une cohabitation de Comte avec sa part délirante, mais comme la source même de son inspiration au sens propre du terme, puisque Comte lui-même décrit ces moments de saisissement et d'inspiration extatique. Voici ce qu'écrit Pierre Janet à ce sujet : « Auguste Comte a-t-il écrit le cours de philosophie

positive parce qu'il a été interné à Charenton, ou bien ne l'a-t-il pas écrit quoi qu'il ait été interné à Charenton ? ». L'auteur conclut- en positiviste- qu'il n'a jamais observé « l'existence d'une pensée supérieure pendant l'extase ». (5)

Le XIXe siècle est une période de bouleversement en Europe, dans tous les domaines, comme dans le domaine médicale et notamment pour la santé mentale (J. Guillaumain). « On peut comparer les puissants mouvements qui agitent alors la vie des hommes à des forces pulsionnelles « collectives », soudain déliées de leurs représentations symboliques communes ». La demande de réponse du sujet à son propre mystère, envahit toutes les dimensions de la société et prend en effet une coloration particulière, même frénétique, durant tout le XIXe siècle. Non seulement cette frénésie n'épargne pas les sciences de la nature, mais elles sont souvent les plus touchées par cette pulsion : « il est frappant de constater que dans tous les domaines apparaissent alors, sous l'effet de cette action de déliaison qui rebrasse le rapport des désirs inconscients avec les moyens sublimatoires d'expression et de contention représentative dont ils disposent, des systèmes de représentation, imprévus, inouïs ». (6)

C'est à cette logique que l'auteur attribue au XIXe siècle « l'évocation ou l'invocation de l'inconnu comme tel, dans des mouvements collectifs ou des attitudes individuelles plus ou moins orientées vers l'ésotérique, flirtant de manière retenue ou, au contraire, exaltée, avec le mystère et ses frissons sur le plan religieux, esthétique, politique, historique, thérapeutique même ». C'est à cette place que J. Guillaumin voit ce « double absent du Moi » et la fascination amoureuse dont il est l'objet sous-jacent « à tous les romantismes, tous les symbolismes, toutes les ferveurs occultistes, hantées par le retour du fantôme ou par celui du passé ». (7)

Cette analyse convaincante doit être nuancée parce que trop généralement vraie. Elle décrit les processus de construction du sujet et la façon dont il élabore une vérité valable pour lui et pour le monde dans lequel il se projette. Si ce manque constitutif est au fondement des perceptions « préhistoriques », mais aussi du romantisme et du symbolisme, il est logique qu'il en soit de même pour le positivisme, qui serait l'autre face de la médaille du romantisme. A suivre l'auteur, « toute la *weltanschauung* « scientifique » du XIXe siècle héritière d'une pensée des lumières, de l'*Aufklärung* instauré par le XVIIIe siècle, trouve là son motif ». (8)

### *L'immortalité subjective*

Une jeune femme brillante et belle entre dans la vie de Comte en 1844, c'est Clotilde de Veaux. Elle est la sœur d'une des élèves de Comte. Clotilde est phthisique, séparée de son mari, elle vit recluse chez ses parents. Comte devient très amoureux de cette femme quinze ans plus jeune que lui. Clothilde ne lui accordera qu'un amour platonique.

Lorsqu'elle meurt en 1846, l'amour de Comte devient mystique et se transforme en culte religieux. Le philosophe crée la religion positiviste, dont Clothilde devient l'un des trois anges féminins principaux, la déesse mère ; la propre mère de Comte, devient le second ange protecteur de cette religion, et Sophie, sa servante qu'il vient d'adopter, en devient le troisième. Une sainte trinité féminine, regroupant sous une même nature divine, l'amante, la mère, la fille.

Comte considère que si la croyance en Dieu est destituée par le positivisme, c'est l'humanité que l'Homme adorera au travers de la religion positiviste, comme objet d'amour supérieur à lui-même. Pour Comte les hommes doivent renoncer à la croyance, mais ont toutefois besoin d'un amour plus grand qu'eux, ainsi que de spiritualité.

Cette position quelque peu paradoxale, Comte l'expose dans la somme considérable d'ouvrages qu'il publie en quatre ans : les quatre tomes du *Système de politique positive, ou Traité de sociologie instituant la religion de l'humanité* paraissent de 1851 à 1854, et *Le Catéchisme positiviste, ou Sommaire Exposition de la religion universelle* en 1852. Les tenants du positivisme se sont opposés face au choix de prolonger le mysticisme comtien à l'intérieur même de la doctrine (comme le fera Fechner) ou de rompre avec cette source, tout en l'introjectant par une opération qui faisait de sa cause, de sa pulsion, l'objet partiel de son désir. Ce sera le choix de Charcot et bien d'autres, lorsqu'ils s'empareront du savoir des magnétiseurs pour en faire l'hypnotisme scientifique, allant jusqu'au déni total du moindre emprunt.

## FECHNER

Fechner, médecin allemand, fils de pasteur est considéré par les historiens comme le « fossoyeur du romantisme ». Il est au milieu des années 1830, celui qui réintroduit les idées positivistes à l'université. En 1836, il écrit *Le petit livre de la vie après la mort*. Il y décrit la vie humaine en trois périodes : la vie embryonnaire comme un « sommeil perpétuel », la vie présentée comme glissement perpétuel entre deux états de veille et de sommeil, et la mort comme un état de « veille perpétuelle ». Fechner considère que la terre est un être vivant d'un niveau supérieur à l'homme qui n'est qu'une de ses parties. Ce qui intéresse Fechner, c'est le lien entre le monde physique et le monde spirituel. Il tente d'élaborer une équation mathématique qui pourrait rendre compte de ce qui pour lui est une loi, *la loi psychophysique* qu'il propose dans les deux volumes de sa psycho-physique, en 1850. Dans la seconde partie du XIX<sup>ème</sup> siècle, ces ouvrages sont les références nécessaires à tout projet de physique expérimentale. Aujourd'hui, ces textes semblent étranges, fantaisistes et, paradoxalement, pourraient être considérés comme mystiques et écologiques. Pourtant, c'est sous le label positiviste que ce théoricien de la psychologie s'imposera comme un maître dans le monde germanique.

Ce qui nous intéresse précisément chez Fechner, c'est sa grande influence universitaire qui s'étend à l'ensemble du monde germanique. Freud (comme Flournoy) (9) lui empruntera certaines notions, en particulier pour élaborer sa métapsychologie : *la topographie de l'esprit* qui lui servira à élaborer les deux modèles de topiques, *l'énergie de l'esprit*, *le principe de plaisir/déplaisir*, *le principe de constance/homéostasie*, ainsi que *le principe de répétition*. Si Freud a su en faire des éléments de son propre système, il ne s'agit pas d'emprunts mineurs.

Freud admirait le professeur allemand qu'il appelait « le grand Fechner ». On peut faire l'hypothèse que ce qui intéresse Freud, c'est la façon originale dont Fechner tente de faire tenir entre elles des motions pulsionnelles et spirituelles, proposant ainsi un fonctionnement de la psyché qui dépendrait du nouage entre pulsion et âme et de la façon dont l'être pourrait garantir cet équilibre.

## Jacques Maritain

Jacques Maritain, disciple de Bergson, donne un point de vue philosophique et catholique de la pensée de Fechner. Dans une conférence consacrée à l'immortalité de l'âme, considère que « cette conception du monde est gâtée par une sorte de métaphysique ; pourtant, les vues exposées sur l'immortalité par un penseur dont le rôle dans le développement de la psychologie moderne a été si remarquable sont particulièrement stimulantes, et nous ne pouvons considérer sans émotion cet effort philosophique et ce témoignage personnel qui attestent la croyance naturelle de l'homme à l'immortalité, et sont pénétrés d'éléments chrétiens transposés dans une structure de pensée séculière ». (10)

Philosophe chrétien et grand esprit rationnel, Maritain voit dans l'essai de Fechner la dimension positiviste qui consiste à tenter de prouver rationnellement l'immortalité de l'âme. C'est animé d'un esprit pascalien, que Jacques Maritain veut construire un pont de la pensée de Bergson à Thomas d'Aquin (11). On peut faire l'hypothèse que c'est également cette dimension qui aura une influence si grande sur Flournoy, car Fechner propose une théorie générale pour la métapsychique sans que cette vision ne soit en rupture avec une éthique chrétienne, et ouvre une voie pour l'expérimentation et la validation de ces théories.

Fechner pense en psychologue, pas en scolastique. A leur opposé il se contente de repère métaphysique comme l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu, et ne s'intéresse pas au fait de prouver leur existence. En outre, les scolastiques sont des sceptiques, « ils considèrent l'immortalité de l'âme comme une pure donnée de la foi » (12). Le scepticisme devint leur seule position tenable, les manifestations tangibles de l'immortalité de l'âme étant toujours impossibles à prouver rationnellement, Fechner ambitionne de réussir là où les scolastiques ont échoué.

Fechner a la conviction que l'homme après la mort, dans sa troisième vie, survit « en les autres hommes en vertu des ondes spirituelles qu'il a produites dans l'humanité et qu'il acquière un nouvel organisme dans l'ensemble de l'univers » (13). Il nous semble que ce n'est pas tant la conception de l'âme qui est chrétienne chez Fechner, comme le soutient Maritain, mais plutôt la dimension pascalienne que le psychologue lui donne. Il en fait un objet réel, un objet de la nature et de l'univers. Cette âme objective « habite » un corps dans cette dimension, mais pourrait tout aussi bien vivre dans une autre. Fechner est maître d'un positivisme allemand qui échappe en partie à cette idéologie darwinienne et libérale qui prévaut dans les milieux universitaires français et britanniques. Pour lui, l'âme ou l'esprit ne sont pas le résultat d'une évolution linéaire et progressive des espèces, qui irait d'un point zéro, starter du début de l'univers connu, pour aboutir à l'Homme installé au sommet de la pyramide des espèces. Les univers sont complexes et se chevauchent. L'âme passe d'un monde à l'autre changeant de véhicule en fonction de ce que l'âme aura réalisé dans le corps et le monde précédent. Cette vision est très influencée par le bouddhisme et la cosmogonie indienne en vogue au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle ; elle permet à Fechner de construire un modèle objectif de l'âme qui pourrait être étudié par la science comme pourrait l'être l'enchaînement des vies et des morts. Elle ne saurait s'inscrire, elle non plus, dans une linéarité moderniste.

Dans cette vision fechnerienne, la réalité du monde n'est pas une phénoménologie. Quelque chose se joue en l'homme, dans son propre corps et qui le dépasse, le transcende, peut se révéler à lui et le révéler à lui-même ; c'est ce qu'il fera pour lui et pour la communauté qui

déterminera son destin d'être, mais également l'avenir de son âme, qui elle, a déjà vécu.

Nous pourrions dire aujourd'hui du modèle de Fechner qu'il est systémique, les différents mondes étant des cercles, des ensembles avec leur propre logique, qui peuvent s'interpénétrer pour construire une nouvelle logique à la fois distincte des autres et formant un sous-ensemble commun avec d'autres ensembles. Communauté des mondes et des êtres à laquelle nous ne pouvons rien entendre si nous ne comprenons pas cette interdépendance. Il serait bien sûr très hasardeux de faire de Fechner un précurseur du structuralisme ; il y a cependant dans son travail une intuition forte qui, en avance de cinquante ans sur l'avancée freudienne, donne à penser l'homme dans la communauté autrement que cet être de pure autonomie spirituelle, performant, dont la chair serait la seule faiblesse. Dans la logique des « trois vies » de Fechner, la « seconde vie » celle de l'homme terrestre, est elle-même une mort au regard de la vie utérine qui ne dure que quelques mois ; comme le spermatozoïde et l'ovule doivent mourir pour revivre dans la première cellule puis dans chaque cellule du corps et *dans* l'organisme que l'ensemble de ces cellules constitue. Fechner apporte une conception sophistiquée d'une interdépendance intérieur/extérieur des êtres et du monde, qui relativise la notion d'autonomie, alors que la science de son temps travaille à valider des conceptions plus idéologiques de l'autonomie.

Fechner admet l'existence de l'autodétermination, de la raison, de la conscience et du libre arbitre, mais il ne réduit pas ce qui détermine l'homme à la rationalité. Loin des conceptions mécanistes, Fechner propose à ses contemporains une conception scientifique et expérimentale des mécanismes de la condition humaine ; une chance de comprendre, selon lui, les chemins empruntés par la souffrance perçue comme une énergie qui transcende l'être et qui ne lui appartient pas entièrement. Cette souffrance peut être transformée par l'être lui-même, par la force de son esprit et par sa volonté. Cette position karmique n'est pas celle du destin de l'homme hindou prédéterminé par sa réincarnation, mais bien celle qui détermine l'homme comme un être doué de volonté et dont les choix détermineront le destin. C'est sur ce point de nouage que l'homme modifie l'agencement systémique de sa vie, agissant de fait sur l'ensemble de la communauté. De ce point de vue, cette conception du karma est plus proche du bouddhisme.

Il est possible de reconnaître ce qui, dans le travail de Fechner, a pu interpeler Freud. Outre les conceptions économiques de la psyché, très en avance sur leur temps, que Freud a su reprendre à son compte pour leur donner toute leur dimension, Fechner propose à l'homme moderne de comprendre le monde à partir de sa propre vérité singulière, ce qui le fait différer radicalement des autres et en même temps apte à se reconnaître membre d'une communauté. Flournoy, voudrait être celui qui apportera ces preuves et voit dans la jeune psychanalyse une autre nouveauté pleine de promesses, qui pourrait être un outil décisif pour élaborer ce projet scientifique.

Quant à Wundt, il est un disciple de Fechner et c'est selon les principes du maître qu'il crée en 1879 le premier institut de psychologie expérimentale. Flournoy va tenter de construire une méthode à partir de cette double influence d'une psychologie à la fois mystique et matérialiste, ainsi que l'idée que les conditions expérimentales peuvent permettre de reproduire à volonté les formes de stimulation psychique.

(1) Braunstein. Jean-François, « Auguste Comte et la psychiatrie », in Les Cahiers du Centre Georges Canguilhem, P.U.F. Page 259, 2008/1 (N° 2)

(2) John Stuart Mill, *Auguste Comte et le positivisme* (1868), Paris, Alcan, 7<sup>e</sup> éd., 1903, p. 199.

(3) Jean Guillaumin, *Entre blessure et cicatrice: le destin du négatif dans la psychanalyse*, Editions Champ Vallon, 1987, 218 pages.

(4) *Ibid.*, P.23.

(5) Pierre Janet, Serge Nicolas, Charles Blondel, *De l'angoisse à l'extase: études sur les croyances et les sentiments*, Vol.1, Editions L'Harmattan, 2009 - 527 pages.

(6) *Ibid.*

(7) *Ibid.*, p.24.

(8) *Ibid.*

(9) Fabrice Lorain, *Biographie de Théodore Flournoy, naissance de la psychanalyse*.

<http://www.psychiatriemed.com/textes/41-dr-fabrice-lorin/84-biographie-de-theodore-flournoy-naissance-de-la-psychanalyse-dr-fabrice-lorin-.html>

(10) Jacques Maritain et Raïssa Maritain, « L'immortalité de l'âme », conférence donnée au Brooklyn Institute de New York, in : *Oeuvres complètes : 1920-1923*, Volume 2, Éditions universitaires Fribourg Suisse, 1990.

(11) L'essai « L'immortalité de l'âme » est une version complétée d'un autre essai « L'immortalité du Soi » qui correspond au chapitre IV de l'ouvrage de Bergson à Thomas d'Aquin : « *Essais de métaphysique et de morale* ».

(12) *Ibid.*,(p4) p. 303

(13) *Ibid.*, p; 302